

Raréfaction des vocations pastorales : un défi pour la formation théologique ?

**par Luigi
DAVI,**
*professeur et
directeur de
Scopos Forma-
tions*

Les secondes Assises de la formation théologique qui se sont tenues à Chevilly-Larue en avril 2022 ont été marquées par la communication d'une donnée interpellante : en France, nous avons « besoin de 1 000 pasteurs formés au cours des 10 prochaines années pour renouveler le corps pastoral évangélique »¹.

Un chiffre impressionnant qui a certainement un équivalent en Belgique et en Suisse. Car la situation de la France n'est pas unique, sans compter que cette problématique n'est pas nouvelle et qu'elle ne se limite pas au monde évangélique.

En effet, le manque de candidat à la prêtrise dans l'Église catholique est criant depuis plusieurs dizaines d'années même dans les pays traditionnellement catholiques. À l'heure actuelle, très peu de pays forment suffisamment de prêtres pour couvrir leurs propres besoins. Face à cette crise des vocations dans l'Église catholique, à l'époque, certains protestants ont peut-être été tentés de l'expliquer en pointant du doigt le célibat des prêtres ou le refus d'ordonner les femmes. Mais, visiblement, le feu couvait en profondeur et ne s'est pas arrêté aux limites de l'Église catholique puisqu'il s'est étendu aux Églises protestantes dites « historiques ».

En ce début de XXI^e siècle, en quelques dizaines de pages, Raphaël Picon se donnait pour mission de « Ré-enchanter le ministère pastoral » dans les Églises réformées en recréant, écrivait-il, la

¹ <https://www.lecnef.org/articles/96823-formation-besoin-de-1000-pasteurs>, consulté le 1^{er} juillet 2023.

joie du service². Dans les milieux évangéliques, combien ont considéré alors que ce sujet était pertinent et opportun ? Peut-être que certains auront conclu un peu trop rapidement que les causes de cette raréfaction des vocations étaient principalement liées à la théologie libérale.

Aujourd'hui, ce chiffre (1 000) nous oblige à réfléchir à cette problématique. Une problématique qui n'est pourtant pas nouvelle dans nos milieux, puisqu'on observe depuis plusieurs années une érosion du nombre d'étudiants dans les instituts et facultés de théologie évangéliques francophones. Au point où l'on est en droit de se demander si la formation théologique intéresse encore les chrétiens de nos Églises.

Cela dit, si l'on considère le succès que rencontrent les formations en tout genre organisées par et dans les Églises pour former les chrétiens au service, il semblerait que oui. À première vue donc, le problème ne se situe pas au niveau de l'envie d'apprendre des disciples de Christ, même si on peut regretter la pauvre qualité de certaines de ces formations qui sont données par des personnes qui clament être des enseignants de ce qu'ils n'ont jamais appris³.

Si la soif de connaissance ne s'est pas éteinte, comment expliquer cette raréfaction généralisée des vocations ? Il y a, bien entendu, de nombreuses raisons à ce phénomène, mais je vous propose de porter notre attention sur l'une d'entre elles en lien avec l'état de santé précaire du corps pastoral en fonction à l'heure actuelle.

Dans une de leur dernière étude⁴, Barna, un institut de sondage américain qui mène des enquêtes dans le monde évangélique depuis 1984, révèle que le nombre de pasteurs qui sont en burn-out, isolés ou en difficulté aux États-Unis est grandissant. En 2015, 72 % des pasteurs se disaient « très satisfaits » de leur ministère. En 2022, ils

² Picon, Raphaël, *Ré-enchanter le ministère pastoral. Fonctions et tensions du ministère pastoral*, Lyon, Éditions Olivétan, 2007.

³ Cf. Grégoire le Grand, *Règle pastorale*, I, 1 : « Personne n'a la prétention d'enseigner un art sans l'avoir appris par une étude soutenue. Dès lors, se charger sans formation du magistère pastoral, quelle témérité ! C'est l'art des arts que le gouvernement des âmes. Ignorerait-on que les blessures de l'esprit sont plus secrètes que des blessures aux entrailles ? Et cependant il arrive souvent que des hommes n'ayant aucune connaissance des enseignements de l'Esprit ne craignent pas de se présenter en médecins du cœur, alors qu'on aurait honte de passer pour médecin des corps si l'on ignorait les propriétés des préparations pharmaceutiques. »

⁴ <https://julieroys.com/barna-survey-pastors-confidence-ministry-calling-sharply-declined/>, consulté le 1^{er} juillet 2023.

n'étaient plus que 52 % à donner la même réponse, soit une baisse de 20 points⁵.

Cette enquête a également révélé un écart important entre les âges en ce qui concerne la satisfaction des pasteurs. Les pasteurs de moins de 45 ans ne sont que 35 % à se déclarer « très satisfaits » de leur vocation, alors que 58 % des pasteurs de 45 ans et plus se déclarent « très satisfaits ».

D'autres mesures reflètent des baisses similaires. En 2015, deux tiers des pasteurs ont déclaré qu'ils étaient « plus confiants » dans leur vocation que lorsqu'ils ont commencé à exercer leur ministère. En 2022, les résultats montrent que cette proportion s'est inversée, avec seulement un tiers se déclarant « plus confiants ».

Cette enquête révèle également que les pasteurs doutent de plus en plus de leur aptitude à exercer le ministère. Ceux qui ont déclaré avoir douté de manière significative de leur vocation de pasteur à un moment donné sont passés de 24 % en 2015 à 55 % en 2022. Tandis que 42 % des pasteurs interrogés envisageaient de quitter le ministère, contre 29 % l'année précédente.

Bien entendu, on peut incriminer la Covid 19 et les multiples périodes de confinement. Cependant, comme vous l'aurez sans doute constaté, la pandémie n'a, le plus souvent, fait qu'accélérer le développement et la mise en évidence de problèmes existants qui couvaient sous la cendre.

Par ailleurs, ces chiffres provenant d'outre-Atlantique pourraient, de ce fait, nous sembler très éloignés des réalités du ministère pastoral en francophonie. Mais, selon Lucie Bardiau, il n'en est rien, puisqu'après avoir analysé 42 études menées dans 7 pays différents, dont 5 études effectuées en France, elle affirme dans sa thèse que, malgré les spécificités du milieu évangélique français, elle n'a observé aucune différence significative avec le vécu des pasteurs d'autres pays, ce qui l'a amené à conclure que les problématiques des pasteurs évangéliques en France sont les mêmes qu'ailleurs⁶.

Une triste réalité que nous avons pu observer également lors des nombreuses visites que nous effectuons chaque année dans des Églises de divers pays et dénominations dans le cadre des conférences, formations et séminaires que nous proposons. Ces missions qui vont

⁵ L'enquête Barna a été menée aux États-Unis auprès de 585 pasteurs principaux. Elle a été réalisée du 6 au 16 septembre 2022 et présente une marge d'erreur de 3,8 %.

⁶ Bardiau-Huys, Lucie, *Quitter ou non le ministère pastoral ? Une analyse des motifs et du processus décisionnel*, Vaux-sur-Seine, Faculté Libre de Théologie Évangélique, 2012, p. 225.

de plusieurs jours à plusieurs semaines nous ont permis de rencontrer un nombre étonnamment important de couples pastoraux en proie au doute quant à leur vocation et qui réfléchissent même sérieusement à quitter le ministère.

On peut donc, très certainement, parler de désenchantement, de doutes, de découragement, de désillusion des ministres du Culte. Pourtant, dans la mesure où les ministères d'Éphésiens 4, dont le ministère pastoral, ont été donnés à l'Église « pour le perfectionnement des saints en vue de l'œuvre du ministère et de l'édification du corps de Christ » autrement dit, pour enseigner, conseiller, encourager, guider, prendre soin des disciples de Christ afin qu'ils soient ce qu'ils devraient être, c'est-à-dire, à leur tour, des serviteurs dans le corps de Christ, nous sommes en droit de nous poser certaines questions :

- Comment des pasteurs qui doutent et envisagent de quitter le ministère pourraient-ils motiver la nouvelle génération à entrer dans le ministère pastoral ?
- Comment des pasteurs en difficulté pourraient-ils se consacrer à cette tâche qui leur incombe ?
- D'ailleurs, pensent-ils seulement à prier pour que des jeunes se lèvent ?

Il est aisé de deviner que la réponse à ces questions ne peut être que négative, étant donné l'état de santé émotionnel et spirituel du corps pastoral.

Triste constat ! Mais, en définitive, en quoi concerne-t-il la formation théologique ?

Selon le Conseil International pour l'Éducation Théologique Évangélique, « l'enseignement théologique est appelé à s'engager à fournir des programmes éducatifs qui sont adaptés à l'objectif de servir la mission de Dieu »⁷.

Cet appel mérite que nous nous interroguions sur nos programmes de formation théologique et, plus particulièrement, sur leur adéquation à la mission que le Seigneur nous a confiée. Après réflexion et au vu de la situation actuelle, il est permis de nourrir quelques doutes ; des doutes qui constituent autant de défis lancés aux acteurs de la formation théologique.

En matière d'éducation, la deuxième moitié du XX^e siècle fut propice à plusieurs avancées significatives puisque, dès 1948, un

⁷ ICETE Manifesto II, *Call and Commitment to the Renewal of Theological Education*, International Council for Evangelical Theological Education, Version 1, August 2021, p. 3.

groupe de chercheurs en éducation, dirigé par Benjamin Bloom, entreprit de développer un système de classification des niveaux d'acquisition des connaissances pour les domaines cognitifs, affectifs et psychomoteurs. Leurs travaux dans le domaine cognitif furent achevés en 1956⁸ avec la présentation d'une taxonomie devenue célèbre : la taxonomie de Bloom qui comporte 6 niveaux.

Mais concentrons-nous sur les trois domaines d'apprentissage déterminés par Benjamin Bloom et son équipe : les domaines cognitif, affectif et psychomoteur. Pour rappel :

Le domaine cognitif se focalise sur les processus de réflexion et d'acquisition des connaissances. Ces processus rejoignent l'un des objectifs de la formation théologique qui est de communiquer des informations et d'aider l'étudiant à comprendre ces informations.

Le domaine affectif concerne les valeurs et les attitudes des étudiants. Dans le domaine affectif, l'objectif de l'enseignant est d'amener l'étudiant à développer de nouvelles convictions et de nouvelles croyances.

Le domaine psychomoteur ou comportemental vise le changement des actions de l'étudiant ou la transmission de nouvelles compétences.

Remarquez qu'il serait erroné de croire qu'il aura fallu attendre 1956 pour que soient identifiés ces trois domaines d'apprentissage. En effet, Luc, le médecin bien-aimé dans son livre des Actes au chapitre 2 nous résume l'enseignement de l'apôtre Pierre le jour de la fête de Pentecôte à Jérusalem. On y apprend la réaction des auditeurs après son annonce du plan de Dieu pour le salut des hommes accompli dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ : « Après avoir entendu ce discours, ils eurent le cœur vivement touché, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : Hommes frères, que ferons-nous ? » (Actes 2.37, LSG)

En une simple phrase, Luc résume et met en relief les trois domaines d'apprentissage qui furent atteints par l'enseignement de l'apôtre Pierre inspiré par le Saint-Esprit.

⁸ Bloom, B., Englehart, M., Furst, E., Hill, W., et Krathwohl, D., *Taxonomy of Educational Objectives: The Classification of Educational Goals. Handbook I: Cognitive Domain*, New York/Toronto, Longmans/Green, 1956.

« Après avoir entendu ce discours »

L'enseignement de Pierre passa tout d'abord par l'analyse et la réflexion de ses auditeurs. Ses auditeurs comprirent ce que Pierre disait et changèrent leur manière de penser à ce sujet. Ils acquirent des informations nouvelles et les traitèrent de manière réfléchie. Nous sommes ici dans le domaine d'apprentissage cognitif.

« Ils eurent le cœur vivement touché »

Les auditeurs de Pierre furent donc affectés émotionnellement par son enseignement. Pierre n'atteignit pas seulement la tête de ses auditeurs, mais son message atteignit également leur cœur, leurs émotions. Ils développèrent ainsi de nouvelles convictions. Nous sommes là dans le domaine d'apprentissage affectif.

« Hommes frères, que ferons-nous ? »

Cette question émanant de la foule nous indique que l'enseignement de Pierre atteignit non seulement les domaines d'apprentissage cognitif et affectif, mais qu'il motiva également une réponse comportementale. L'enseignement de Pierre toucha donc le domaine d'apprentissage psychomoteur.

Ce verset résumé du livre des Actes écrit il y a près de 2 000 ans illustre parfaitement nos trois domaines d'apprentissage. Idéalement donc, **la formation théologique devrait couvrir chacun de ces trois domaines d'apprentissage et résister à la tentation commune de privilégier un domaine au détriment des deux autres.**

Tout est dit. Néanmoins, attardons-nous sur de possibles manquements de la formation théologique ; des manquements qui, comme nous le verrons, représentent autant de défis pour son avenir.

C'est ainsi que, dans la suite de cet article, nous nous concentrerons sur deux des défis majeurs auxquels la formation théologique est confrontée. Le premier concerne le domaine affectif, tandis que le second s'intéresse au domaine comportemental et, corollairement, à la place qu'occupe la théologie pratique dans la formation théologique.

Abordons le premier défi.

1. Le domaine affectif : former le cœur comme la tête

cognitif. Ce dernier permet l'examen de la foi sous un angle théorique et est enclin à réduire la Parole de Dieu à une série d'idées théologiques. Dès lors, la maturité de l'étudiant se voit définie en termes d'acquisition de connaissances et non de transformation de caractère.

Mais ce constat n'est pas nouveau, puisque dans l'histoire de l'Église plusieurs périodes nous livrent des situations similaires. Dès le IV^e siècle, la conversion de l'empereur Constantin marqua le début du déclin du catéchuménat dans l'Église. Le catéchisme obligatoire qui, selon les régions, pouvait aller jusqu'à 3 ans pour tous les nouveaux convertis désirant passer par les eaux du baptême et faire partie de l'Église chrétienne se réduisit peu à peu comme peau de chagrin. Le catéchisme précédant le baptême perdit ensuite logiquement de son sens lorsque le christianisme, devenu religion d'État, fit de tout Romain un chrétien !

La prise de Rome par les Goths au début du V^e siècle et les invasions germaniques qui s'en suivirent accélèrent le déclin du catéchuménat, mais virent l'émergence de grands docteurs de l'Église. Cette période trouble favorisa la création de monastères comme centres d'études et de préparation pour le ministère. Plusieurs grands auteurs devinrent la source principale de la formation théologique des ministères durant le Moyen Âge. Parmi eux, Jérôme de Stridon avec sa traduction de la Bible latine la *Vulgate* ou encore Ambroise de Milan et Augustin d'Hippone.

Cependant, l'objectif des peuplades germaniques qui avaient envahi les territoires romains n'était pas de détruire l'empire et sa civilisation, mais de prendre possession de ses biens comme de ses traditions et ses institutions. Le résultat logique fut que les conquérants adoptèrent progressivement la religion et la plupart des coutumes des conquis. Le latin fut rapidement restauré afin de favoriser la communication entre les différents peuples et l'administration fut confiée aux soins de fonctionnaires maîtrisant le latin.

La principale institution romaine qui résista aux invasions germaniques fut l'Église chrétienne et dans la mesure où elle recelait des personnes très éduquées, les membres du clergé acquirent des positions politiques importantes. Bien entendu, cela concernait principalement les évêques qui avaient généralement une bonne éducation. En revanche, ceux qui exerçaient concrètement le pastorat dans les communautés chrétiennes avaient peu ou pas de formation. En quelques générations, l'ignorance du clergé de base devint abyssale.

C'est grâce au monastère que beaucoup d'écrits de l'Antiquité furent préservés. Plusieurs auteurs permirent la transmission et la préservation des connaissances de l'Antiquité. L'une des œuvres parmi

les plus significatives pour la formation des responsables d'Église en ce début de Moyen Âge fut la *Règle pastorale* qui traitait des devoirs et des obligations du clergé. Un texte écrit par Grégoire le Grand (évêque de Rome de 590 à 604 AD) où il déclare que la connaissance ne suffit pas et doit être accompagnée par la pratique de la foi :

Il en est, d'autre part, qui font preuve d'un travail intelligent dans l'étude sérieuse des choses spirituelles ; mais qui foulent aux pieds par leur vie les vérités que leur esprit approfondit. Ils prêchent tout de go des choses qu'ils ont acquises non par la pratique, mais par la seule réflexion ; et ce que publient leurs paroles ils le démentent par leurs actes. D'où il s'ensuit que, le pasteur allant par des voies périlleuses, son troupeau le suit vers l'abîme⁹.

Faisons maintenant un bond dans l'histoire pour rejoindre le XIV^e siècle ; un siècle qui va voir la distance entre la théologie académique des universités et la vie religieuse du peuple s'accroître considérablement. Toutefois, cette distance donna naissance à des initiatives remarquables comme la création d'une communauté appelée « Les frères et sœurs de la vie commune » dans les Pays-Bas bourguignons. Une communauté qui s'attela à fonder des écoles dont l'objectif était, au départ, d'éduquer la population. C'est ainsi que ces écoles se mirent à enseigner les rudiments de la lecture et des mathématiques. Mais, à brève échéance, leur cursus fut étendu afin d'inclure également la philosophie et la théologie. Dès lors, ces écoles devinrent des centres pour la formation du clergé dans tous les Pays-Bas et dans plusieurs régions de l'Allemagne actuelle. L'enseignement qui était dispensé dans ces écoles était très différent de celui qui avait cours dans les universités, puisqu'il était inspiré par une nouvelle forme de dévotion appelée « *devotio moderna* ». Le point de départ de cette dévotion était que toute connaissance devait être dirigée vers la vie de dévotion et la pratique de la foi. Cette méthode et discipline d'étude devaient mener à la connaissance de Dieu, pas seulement intellectuelle, mais affective, afin que le caractère de la personne puisse être façonné selon le caractère de Dieu¹⁰.

Autre exemple, deux siècles plus tard, en réaction à la Réforme protestante, l'Église catholique romaine entreprit sa propre réforme dans laquelle elle mit l'accent, entre autres, sur l'éducation des prêtres.

⁹ Grégoire le Grand, *Règle pastorale*, I, 2.

¹⁰ González, Justo. L., *The History of Theological Education*, Nashville, Abingdon Press, 2015, pp. 83-86.

C'est ainsi qu'Ignace de Loyola fonda la « Compagnie de Jésus » en 1539. Les jésuites furent le tout premier ordre religieux à déclarer dès le départ que l'une de leurs principales occupations serait l'éducation. Lorsqu'elle fut dissoute en 1773, la « Compagnie de Jésus » avait fondé près de 800 écoles qui proposaient à la fois une éducation séculière et une préparation au ministère.

Cet accent sur l'éducation prit sa forme officielle au Concile de Trente (1545-63) puisque dans sa 23^e session en 1563, le Concile ordonna que chaque diocèse établisse des séminaires en vue de la formation du clergé. Des « *seminarium* », c'est-à-dire des pépinières qui devaient accueillir un grand nombre de candidats dont il fallait prendre soin afin qu'ils grandissent et puissent, à maturité, être transplantés dans leur lieu de ministère.

Dans ces séminaires, les étudiants étaient enseignés dans les arts du langage et dans les disciplines scientifiques, mais aussi dans la manière de prêcher, d'administrer les sacrements et de diriger l'adoration. Les séminaires se différenciaient des écoles monastiques et des universités de théologie, non dans leur enseignement théologique, mais dans leur objectif qui était de former des candidats à l'exercice du ministère dans l'Église, même s'ils combinaient l'ancien mode de vie monastique, c'est-à-dire la vie en communauté (temps de prière, discipline, etc.) avec les études universitaires.

Le but de cette éducation théologique était non seulement de transmettre une information, mais de conduire l'étudiant vers une « *eloquentia perfecta* », ce qui pour les jésuites revenait à : développer un caractère en harmonie avec ce qui a été enseigné ; un caractère enraciné dans une spiritualité profonde. C'est ainsi que l'éducation théologique catholique se fixa pour objectif : la formation en parallèle à l'instruction¹¹.

Cette évolution historique fait écho à l'enseignement biblique puisque, en matière de service, la Bible met l'accent sur le savoir-être du disciple plus que sur son savoir. C'est ce que Dieu enseigna au prophète Samuel lorsqu'il lui signifia que c'est le savoir-être qu'il considère en premier lieu ; que c'est au caractère qu'il regarde avant tout (1 Samuel 16,7b).

C'est ainsi que :

- Lorsque Dieu appelle une personne au pastorat, il ne l'appelle pas seulement à prêcher de manière correcte sur le plan homilétique, exégétique et théologique, mais il l'appelle à méditer

¹¹ *Ibid.*, pp. 102-109.

sur les applications concrètes de la Parole de Dieu dans sa propre vie et dans celle de ses auditeurs.

- Lorsque Dieu appelle une personne au pastorat, il ne l'appelle pas seulement à enseigner la théologie aux chrétiens, mais à mettre concrètement en œuvre cette théologie avec eux !
- Lorsque Dieu appelle une personne au pastorat, il ne l'appelle pas seulement à aimer les superstructures des concepts théologiques des Écritures, mais à aimer l'Église et les disciples qui la composent.

Malheureusement, la faiblesse de la formation théologique dans le domaine affectif produit :

- Des pasteurs au caractère inchangé dont le couple fleurit avec le bord du précipice parce que le conjoint est négligé ou parce qu'il subit des violences verbales ou physiques.
- Des pasteurs au caractère inchangé en proie à la colère. Une colère qui abîme leurs relations familiales, suscite des conflits dans leur entourage et dans l'Église et les pousse à faire de mauvais choix.
- Des pasteurs au caractère inchangé qui demeurent dépendants de péchés sexuels secrets ou de pensées compulsives et obsessionnelles.
- Des pasteurs au caractère inchangé en lutte constante avec la dépression et l'anxiété.

Il y a deux ans lors du colloque théologique de la FLTE « Vocation : tous appelés ? », le professeur Henri Blocher nous surprenait en concluant la deuxième soirée avec ces paroles poignantes :

Qu'en est-il de l'interruption du ministère auquel on a été appelé, une interruption forcée ? Cela m'attriste profondément, mais je connais nombre d'anciens étudiants qui sont sortis diplômés ; qui ont commencé un beau ministère et qui l'ont interrompu ; qui ne sont plus dans ce qu'on appelle le ministère pastoral aujourd'hui... Très souvent, ce sont des difficultés conjugales ; certains cas de divorce qui sont impliqués en l'affaire¹².

Durant la formation théologique d'un candidat au pastorat, l'Écriture ne devrait pas seulement être un objet d'étude qui fournit des informations importantes à l'intellect, mais elle devrait être également un objet de guérison et de transformation du cœur.

Durant leur formation théologique, les futurs responsables d'Église devraient affronter ce que Thomas d'Aquin appelait les « vices capitaux ». Ces vices, c'est-à-dire ces tendances à commettre certains péchés que sont : l'orgueil ; l'accumulation de richesses recherchées pour elles-mêmes ; le sexe en dehors du mariage ; l'envie ; la gourmandise ou l'idée de démesure ; la colère et l'acédie ou ce mal de l'âme qui s'exprime par l'ennui et l'éloignement de la communion avec Dieu.

Ces vices qui préoccupaient l'Église primitive expliquent, en partie, les échecs retentissants que vivent de nombreux pasteurs de nos jours. Il y a peu, nous nous sommes inquiétés d'une pandémie virale qui nous a tous affectés, mais peut-être devrions-nous nous inquiéter davantage de la pandémie de narcissisme qui a cours depuis un certain temps au sein des Églises. Une pandémie diffusée par les médias sociaux qui alimentent l'appétit d'estime de soi jusqu'à ce qu'il devienne un monstre narcissique.

Combien de responsables d'Églises tombent dans ce piège ? Combien de pasteurs échouent parce qu'ils n'ont pas nommé et affronté leurs vices durant leur formation et qu'ils n'ont pas eu de chrétiens matures auprès d'eux pour les guider et les maintenir dans la sainteté par la suite ? Grégoire le Grand estimait que :

Le chrétien doit tirer de l'Écriture plus une nourriture quotidienne pour son âme que des connaissances théoriques... car ne s'y intéresser que pour un personnel désire de connaissance veut dire céder à la tentation de l'orgueil... L'humilité intellectuelle est la règle première pour qui tente de pénétrer le surnaturel à partir de l'Écriture. Ceci, qui n'exclut toutefois pas d'étudier sérieusement, permet d'atteindre des résultats spirituels utiles... Et puis, lorsqu'il s'agit de la Parole de Dieu, comprendre est inutile si cette compréhension ne porte pas à agir¹³.

Je me souviens d'un exposé que j'ai eu l'occasion de présenter durant mon parcours de formation théologique en parallèle au ministère pastoral. Je suivais un cours d'exégèse du Nouveau Testament et je devais présenter l'exégèse détaillée d'un passage biblique devant la classe. Cette exégèse m'avait passionné, mais m'avait également interpellé. C'est ainsi que dans ma conclusion, j'en vins à la signification du passage pour notre vie ou, si vous préférez, à l'appli-

¹³ Cité par Benoît XVI, https://www.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/audiences/2008/documents/hf_ben-xvi_aud_20080604.html, consulté le 14 juillet 2023.

cation concrète des vérités que l'exégèse nous avait permis de dégager de ce texte biblique.

Je me rappelle, comme si c'était hier, du regard réprobateur de mon professeur d'exégèse du Nouveau Testament qui m'interrompt pour me dire : « Mais, vous vous croyez où ? Dans votre Église ? Vous nous avez pris pour vos paroissiens ? » J'ai conclu précipitamment mon exposé et j'en ai déduit que ma formation théologique avait peu à voir avec ce que l'Écriture voulait révéler de l'état de nos cœurs. Il ne m'a pas fallu longtemps pour comprendre que les questions admises auprès des professeurs devaient concerner la compréhension ou l'assimilation de la matière et non l'application à la vie.

Pourtant, la foi n'est pas une matière scolaire comme une autre. Le but premier de l'Écriture n'est pas de transmettre une information théologique, mais de produire par le Saint-Esprit une transformation des cœurs et des vies. Nous ne pouvons donc pas éluder les implications personnelles du message biblique alors que nous formons des prédicateurs et des enseignants de ce message ! Nos programmes de maîtrise ne devraient pas seulement produire des « Maîtres en théologie biblique », mais des serviteurs dont le cœur s'est laissé totalement maîtriser par la théologie biblique.

Tout ce que nous venons de voir implique que nos objectifs de formation théologique intègrent non seulement des objectifs cognitifs d'acquisition des connaissances, mais aussi des objectifs affectifs qui interpellent les valeurs et les attitudes des étudiants afin que leur cœur soit peu à peu façonné à l'image du Christ que les Écritures présentent. Car nous ne pouvons pas dissocier la transformation du caractère de la formation théologique. Elles vont de pair. Tout en continuant d'offrir le meilleur de l'enseignement théologique, il nous faut davantage veiller à la formation à la vertu ! Par conséquent, nos objectifs de formation théologique devraient inclure la progression de chaque étudiant vers une maturité spirituelle à la mesure de la stature parfaite de Christ.

Le mal-être de beaucoup de pasteurs aujourd'hui n'est certainement pas étranger à la raréfaction des vocations pastorales, c'est pourquoi l'un des défis majeurs de la formation théologique d'aujourd'hui et de demain sera d'accorder autant d'attention aux cœurs qu'aux cerveaux des étudiants, afin de former les ministères dont l'Église a besoin ; des ministères dont la lecture de la Parole de Dieu sera non seulement correcte, mais de plus en plus en harmonie avec leur propre cœur ! Car les objectifs cognitifs et affectifs ne sont pas opposés, mais complémentaires dans la formation théologique.

Il nous faut donc tendre vers un rééquilibrage des trois domaines d'apprentissage, en commençant par le domaine affectif qui s'est considérablement appauvri. Je perçois dans cet appauvrissement l'influence de certains milieux théologiques libéraux gangrenés par la dictature de la raison qui se nourrit de l'orgueil humain et le renforce. Cette influence n'a pas fait qu'appauvrir le domaine d'apprentissage affectif de la formation théologique, mais a même eu tendance à le corrompre en polluant le cœur d'étudiants désormais passionnés par les idées, mais privés de la puissance de transformation de la Parole de Dieu.

Dès lors, nous plaidons pour que les établissements de formation théologique allient, en mettant en tension dans leurs objectifs éducatifs, l'acquisition de connaissances théologiques solides et la maturation du caractère à l'image du caractère parfait de Christ. Cela constitue aujourd'hui un défi essentiel, bien que sans fin, à relever !

Intéressons-nous maintenant au deuxième défi.

2. Le domaine psychomoteur : former les mains comme la tête

Si notre premier défi se situait au niveau du domaine affectif de la formation théologique, le second se situe au niveau du domaine d'apprentissage psychomoteur ou comportemental. Un domaine qui vise le changement des actions de l'étudiant ou la transmission de nouvelles compétences ; un domaine qui, comme le premier, a tendance à être négligé au profit du domaine cognitif ; un domaine qui est généralement présent dans la formation théologique sous l'appellation « théologie pratique ».

Je me vois encore à table, il y a quelques années, en train d'essayer d'expliquer mon champ de recherche en théologie pratique et les cours qui en découlaient à un doyen d'institut biblique qui, visiblement, n'arrivait pas à saisir ni le contenu ni la raison d'être de tels cours.

Est-ce étonnant ? Pas vraiment, puisque dès le début de ma formation théologique, je me suis aperçu que pour bon nombre de personnes, la théologie est une discipline intellectuelle qui ne peut souffrir d'être associée au mot « pratique ».

Pour mieux comprendre cet état de fait, je vous propose de nous remettre en mémoire quelques moments significatifs de l'histoire de l'Église.

Le plus célèbre des penseurs formés dans les écoles des « frères de la vie commune » fut Érasme de Rotterdam (1469-1536). C'est grâce aux frères de la vie commune qu'Érasme fit la connaissance des nouveaux courants humanistes de son temps. Des courants qui traversèrent l'Europe grâce à l'invention de la presse à imprimer à caractères mobiles qui favorisa la diffusion des livres et des idées, mais aussi grâce à la prise de Constantinople par les armées turques en 1453, qui poussa de nombreux érudits de langue grecque à se réfugier en Europe de l'Ouest en emportant avec eux un nombre considérable d'anciens manuscrits inconnus en Occident.

En 1518, Érasme publia un traité intitulé *De ratio verae theologiae* dans lequel il rejetait l'opinion commune prétendant que les études théologiques devaient être fondées sur la logique et la théologie spéculative et proposait, à la place, qu'un étudiant commence ses études par l'apprentissage des langues classiques comme le latin, le grec et l'hébreu, ainsi que par l'histoire et la philosophie morale. Un parcours qui était censé favoriser chez l'étudiant la mise en œuvre d'un jugement critique et d'une vie morale, tout en rendant possible l'étude approfondie des Saintes Écritures et des Pères de l'Église¹⁴.

Alors que les théologiens du Moyen Âge s'interrogeaient pour savoir si la théologie pratique devait être définie à partir d'une réflexion sur la foi ou à partir de la pratique de l'Église, au XVI^e siècle, Luther n'hésita pas à affirmer que la vraie théologie est pratique et son fondement c'est le Christ. Et même si le réformateur n'a, *in fine*, écrit aucun ouvrage de théologie pratique, bon nombre de ses écrits, traitant de cas concrets, étaient en réalité des textes de théologie pratique.

L'université de Wittenberg fondée en 1502 en était encore à ses débuts lorsqu'elle accueillit un jeune professeur du nom de Philipp Melanchthon. Dès sa première lecture, Melanchthon rallia le thème humaniste d'un « retour aux sources », en l'occurrence, d'un retour à l'autorité des Écritures. C'est ainsi qu'il insista sur l'étude de l'hébreu, du grec et du latin qui, selon lui, devait être au cœur de la formation théologique¹⁵. Très rapidement, tous ceux qui voulaient réformer l'Église vinrent étudier à l'université de Wittenberg. C'est ainsi que les cours de Melanchthon qui, au départ, comptaient environ 120 étudiants atteignirent jusqu'à 2 000 étudiants 2 ans plus tard. C'est sous son impulsion que l'université de Wittenberg proposa en 1533 un nouveau cursus théologique dans lequel l'enseignement était

¹⁴ González, *op. cit.*, pp. 88-90.

¹⁵ Melanchthon, Philipp, *School Order for the Schools of Mecklenburg*, in ROBIN, C.L., *Teachers in Germany in the Sixteenth Century*, New York, Columbia University, 1912, p. 106.

fondé non sur la scolastique philosophique des théologiens des générations précédentes, mais sur une étude de la Bible à partir d'une solide exégèse effectuée dans les langues originales. Cette réforme, Melanchthon l'étendit à plusieurs autres universités allemandes.

À peu près au même moment Heinrich Bullinger, le successeur de Zwingli à Zurich, proposait des réformes similaires pour les études théologiques, tandis que Jean Calvin exerçait son influence à travers ses écrits et le programme d'études qu'il avait mis en place à Genève. Dès lors, l'académie de Genève devint pour les réformés l'équivalent de ce qu'était l'université de Wittenberg pour les luthériens dans la formation des responsables d'Église. Très tôt, Calvin s'intéressa aux programmes et aux établissements de formation théologique. Dès 1541, il fit adopter par le Conseil de la ville de Genève ses *Ordonnances ecclésiastiques* dans lesquelles il stipulait, entre autres, qu'il était nécessaire de créer une école pour instruire et préparer les étudiants en vue du ministère et du gouvernement civil.

Il en résulta une insistance grandissante sur le besoin de formation théologique pour les responsables d'Église. Jusque-là, c'est l'ordination qui faisait d'un homme un pasteur ou un prêtre et les études théologiques étaient superflues. Mais, dès le milieu du XVI^e siècle, il devint normal pour les candidats au ministère dans les Églises de la Réforme d'étudier la théologie afin de se préparer à la tâche d'enseignement du peuple chrétien. Cette éducation théologique était d'autant plus nécessaire pour les pasteurs, puisqu'ils devaient faire face à des opposants catholiques qui les considéraient comme hérétiques et s'armaient désormais d'arguments élaborés dans les séminaires.

Ce type de formation théologique aurait pu perdurer jusqu'à nos jours, mais c'était sans compter sur le rationalisme moderne et l'un de ses principaux représentants, René Descartes, qui allait semer le doute sur tout ce qu'il n'était pas capable de prouver au moyen de la raison. Et même si, sur base de cette méthode, Descartes en vint à affirmer l'existence de Dieu et de l'âme, le rationalisme moderne jeta un doute sur l'autorité des Écritures : un point fondamental pour les protestants ; mais aussi sur l'autorité de l'Église : un point fondamental pour les catholiques romains. Les cartésiens ne niaient pas l'existence de Dieu, mais limitaient sévèrement ce qui pouvait être dit à son sujet, tout en rejetant toute autorité qui n'était pas empirique ; ce qui incluait la Bible.

Plus d'un siècle plus tard naquit Friedrich Schleiermacher (1768-1834) dans une famille pastorale de tendance piétiste. Bien qu'il fût ses études dans un séminaire morave, il fut influencé par différents philosophes des lumières comme Spinoza ou Kant. Ces

influences l'amenèrent à penser que le siège de la religion ne se trouve ni dans la connaissance, l'action, la doctrine ou la moralité, mais dans les sentiments.

Alors qu'il venait d'être engagé comme professeur à l'université de Berlin, une université qu'il avait aidée à fonder en 1810, il proposa un cursus dans lequel la théologie allait être scindée en 3 parties : la théologie philosophique, la théologie historique et la théologie pratique. Cette dernière devait mettre l'accent sur tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement d'une fonction de dirigeant dans une Église locale. C'est pour cette raison que Schleiermacher est considéré par plusieurs comme « le père de la théologie pratique » même si, ce qu'il entendait par théologie pratique ne correspond pas vraiment à l'ensemble des disciplines qui aujourd'hui sont regroupées dans ce champ d'études. Pour Schleiermacher, il s'agissait d'une manière de faire de la théologie qui prenait en compte le sentiment de dépendance absolu, tel qu'il est exprimé dans la communauté dans laquelle un pasteur sert, tout en tenant compte de la manière dont ce sentiment doit être nourri et exprimé. Dès lors, il considérait que la théologie pratique était « la couronne des études de théologie ». Couronne dans le sens où la théologie pratique bénéficiait des travaux de la théologie philosophique et historique comme les branches d'un arbre bénéficiant de la sève des racines et du tronc pour porter du fruit¹⁶.

Pour mieux comprendre les prises de position de Schleiermacher, il faut se souvenir que le XIX^e siècle, considéré comme le siècle des Lumières, vit le développement de la méthodologie scientifique qui, par conséquent, eut tendance à exclure les études religieuses et théologiques de l'université. Par exemple, dans l'université moderne, dont l'université de Berlin voulait être un modèle, la science régnait et un champ tel que la théologie devait justifier sa présence. L'ironie de cette situation c'est que la théologie qui, quelques siècles auparavant, avait donné naissance aux universités, comme celle de Paris, devait maintenant défendre sa place en leur sein.

L'impact du modèle européen calqué sur l'université de Berlin fut tel qu'il mit de nombreuses facultés de théologie en danger d'être marginalisées au sein de leur propre université. En réponse à ce danger, beaucoup de facultés de théologie pensèrent devoir justifier leur présence en insistant sur leur propre objectivité.

C'est ainsi que Schleiermacher et d'autres durent démontrer que la théologie est une science, pas nécessairement dans le sens où elle suit une méthodologie de discipline empirique, mais dans le sens où elle a une méthodologie spécifique et critique. Par exemple, les historiens et les spécialistes de la Bible durent démontrer que leurs études étaient scientifiques et, par conséquent, que l'objectif de ces études n'était pas de s'enquérir de ce que l'histoire de l'Église ou la Bible voulait dire à la société et à l'Église, mais d'atteindre une connaissance scientifique de la Bible comme de l'histoire. Dès lors, dans les disciplines théologiques l'accent fut mis sur l'objectivité. Le véritable théologien, digne de faire partie de l'université, devait être capable d'étudier la Bible avec la même objectivité qui caractérise le lépidoptériste lorsqu'il étudie un papillon sous son microscope¹⁷.

Schleiermacher s'employa donc à élever la théologie pratique au rang de discipline théologique universitaire aux côtés des autres disciplines. Il s'efforça de la dégager de l'ornière des « conseils pastoraux » dans laquelle on l'avait poussée en l'incitant à travailler méthodiquement avec les sciences humaines.

Mais, il y a plus, puisque dans le cours de l'histoire, il nous faut également prendre en considération l'influence de Karl Barth et de ses disciples après lui, dans la mesure où dans sa *Dogmatique* Barth entremêla, un peu comme l'avait fait Calvin avant lui, la théorie et la pratique. Plus tard, l'école barthienne accorda la primauté à la théorie sur la pratique en mettant l'accent sur la proclamation de la Parole. Par exemple, la cure d'âme fut considérée comme la proclamation de la Parole de Dieu à un individu et l'homilétique comme la proclamation de la Parole de Dieu à une communauté rassemblée.

Une fois encore, la théologie pratique fut assimilée, au sein des disciplines théologiques, à la simple transmission d'un savoir-faire professionnel lié au pastorat. Il en résulta pour la théologie pratique un statut mal assuré au sein des établissements de formation théologique parce qu'elle était pratique au lieu d'être critique. Par conséquent, elle n'était pas digne de l'environnement scientifique de l'université. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore dans le cursus théologique de beaucoup de facultés de théologie, un étudiant peut passer cinq années à approfondir toutes les disciplines théologiques tout en ne faisant qu'aborder superficiellement quelques matières de théologie pratique parmi les plus fondamentales.

Pourtant, comme le résume le théologien catholique Clemens Sedmak dans cette belle formule : « La dogmatique sans la pastorale

¹⁷ González, *op. cit.*, p. 135.

est vide, la pastorale sans la dogmatique est aveugle. Une théologie vide ou aveugle est un luxe que nous ne voulons pas nous permettre»¹⁸.

L'importance de la théologie pratique n'est plus à démontrer, puisqu'à chaque fois que l'Église prêche, enseigne, sert, prend soin, accompagne, etc., elle accomplit la mission que son Seigneur lui a confiée qui est de « faire des disciples » en pratiquant sa théologie. Et cette théologie est impossible à mettre en pratique sans un minimum de réflexion théorique. C'est ainsi que, dans une formation théologique, la théologie pratique peut être définie comme un essai de théorisation de la pratique.

Malheureusement, combien de fois n'avons-nous pas entendu de la bouche de dirigeants d'établissements de formation théologique la phrase suivante répétée comme un slogan : « Nous ne formons pas des pasteurs, mais des théologiens ! » Un slogan qui exprime une opposition surprenante entre le pasteur et le théologien établi dans un contexte de plaintes répétées des Églises au sujet de la formation des étudiants au ministère pastoral. Car, bien qu'il n'y ait, à notre avis, pas d'opposition entre un pasteur et un théologien, l'Église manque, de toute évidence, de théologiens formés dans la pratique du ministère pastoral.

C'est d'ailleurs l'un des engagements du manifeste de l'ICETE : « L'éducation théologique s'engage à 'pratiquer la théologie' dans des contextes spécifiques en abordant les questions, les défis et les besoins qui découlent des différents contextes »¹⁹.

« Nous ne formons pas des pasteurs, mais des théologiens ! » Si nous répétons ce slogan, c'est parce qu'il se révèle encore d'actualité dans certains établissements, même s'il l'est davantage dans le profil des programmes de formation théologique que dans les déclarations de ses dirigeants.

Nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, rencontrent des difficultés à considérer ce slogan, notamment à la lumière de tous ces pasteurs qui, quoique bien instruits théologiquement, éprouvent de grandes difficultés dans leur ministère pastoral, car :

¹⁸ Cité par Ott, Bernhard, « La formation ministérielle : un des enjeux de la formation théologique pour le monde évangélique, *Les Cahiers de l'École pastorale*, 122, octobre 2021, p. 10. <https://www.croirepublications.com/cahiers-ecole-pastorale/formation/article/la-formation-ministerielle-un-des-enjeux-de-la-formation-theologique-pour-le-monde-evangelique>, consulté le 24 juillet 2023.

¹⁹ ICETE Manifesto II, *op. cit.*, p. 5.

- Ils n'ont pas appris à faire la différence entre une prédication et un enseignement dans un cours de didactique chrétienne.
- Ils appliquent les principes de leadership des entreprises et utilisent dans l'Église des approches techniques plutôt que pastorales puisqu'on ne leur a pas proposé de cours de leadership chrétien.
- Ils sont incapables de gérer la tension grandissante entre leurs impératifs familiaux et ecclésiaux puisqu'ils n'ont pas suivi de cours de théologie pastorale présentant les défis et les écueils du pastorat.
- Ils ignorent comment venir en aide et accompagner les chrétiens en difficulté puisqu'ils ne l'ont pas appris dans un cours d'accompagnement pastoral.
- Ils ronronnent dans un style de prédication qui les enferme et qui lasse leurs paroissiens puisqu'ils n'ont pas été formés aux différents types de prédication dans leur cours d'homilétique.
- Ils n'ont aucune idée concrète de la manière dont ils pourraient revitaliser leur Église et lui permettre de croître puisqu'on ne leur a pas proposé de cours spécifique sur les facteurs de revitalisation et de croissance d'une Église locale.
- Ils ne savent pas comment s'y prendre pour faire des disciples puisqu'ils n'ont pas suivi de cours d'évangélisation ou de missiologie.
- Etc.

Lucie Bardiau cite, dans sa thèse, la réaction caractéristique de certains pasteurs à ce sujet. Comme ce pasteur qui pense que les formations manquent de pertinence en n'abordant pas la gestion des bénévoles, des conflits, des personnes présentant des problèmes psychologiques ou psychiatriques et qui affirme ne pas être formé pour entendre les gens parler constamment de leurs problèmes alors que personnellement, il préfère s'enfermer dans son bureau pour préparer une étude biblique.

Ou cet autre pasteur qui considère que les pasteurs ne sont pas formés à la gestion des conflits entre personnes ou entre l'Église et le pasteur. De plus, poursuit-il, dans la mesure où les dénominations demandent des pasteurs et que Dieu lui demande d'utiliser ses dons, les facultés et les instituts devraient savoir ce qu'ils veulent former. En définitive, son constat est que l'utilisation du grec et de l'hébreu

est intéressante pour faire une étude personnelle, mais se situe très loin de la réalité de sa vie en tant que pasteur²⁰.

Lucie Bardiau, dans une enquête menée en 2010 en France, en milieu évangélique, parmi les ex-pasteurs comme parmi les pasteurs en fonction, relève, pour conclure, leurs trois points de frustration les plus saillants :

- 1) Le premier, et donc le plus important point de frustration, concerne la formation initiale qui est jugée insatisfaisante, surtout par l'absence de cours théoriques sur les aspects pratiques, mais aussi par le besoin de stages qui devraient être mieux encadrés et évalués ;
- 2) Le deuxième point de frustration se situe en cours d'exercice du ministère : les pasteurs pointent le déficit de ressources dans le domaine de l'accompagnement et de la médiation en cas de conflit ;
- 3) Le troisième point majeur de frustration concerne le manque d'engagement des laïcs, mais également les attentes irréalistes que certains peuvent manifester envers le pasteur et sa famille²¹.

Et d'ajouter enfin...

Pour être infirmier, enseignant, militaire, la vocation ne suffit plus : il faut aujourd'hui une formation certaine, des compétences bien définies. Cette même évolution pour accéder au ministère a commencé, mais les formations, si elles ont bien élevé le niveau des connaissances théologiques/académiques, sont encore souvent insuffisantes au niveau pratique, et surtout ne préparent pas le futur professionnel à la réflexion sur ses pratiques, à l'échange avec ses pairs. Les professionnels des secteurs social, médical et éducatif ont appris au cours de leur formation à réfléchir sur leurs actes, à partager avec les collègues leur ressenti, etc. Ce sont des moyens essentiels pour éviter l'usure professionnelle, pour durer dans un métier, mais qui ne sont pas encore systématiquement intégrés dans la préparation au ministère pastoral²².

²⁰ Bardiau-Huys, *Quitter ou non le ministère pastoral. Une analyse des motifs et du processus décisionnel*, op. cit., p. 147.

²¹ Bardiau-Huys, Lucie, « Quitter ou non le ministère ? », *Les Cahiers de l'École pastorale*, 90, 4^e trimestre 2013, p. 3. <https://www.croirepublications.com/cahiers-ecole-pastorale/ministere-pastoral/article/quitter-ou-non-le-ministere>, consulté le 24 juillet 2023.

Le seul point de consolation, si l'on peut dire, nous est donné par Bernhardt Ott qui nous informe que le problème n'est pas spécifique au monde francophone puisque « les Églises du monde entier se plaignent de recevoir des pasteurs issus d'écoles de théologie qui sont bien formés sur le plan académique, mais qui n'ont pas les compétences pratiques et spirituelles nécessaires pour exercer un ministère pastoral »²³.

La mise en place d'un mentorat durant les premières années de ministère peut-elle répondre à l'attente des Églises ? Pour être honnête, la réponse ne peut être entièrement positive. Car, sans une étude théorique qualitative et exhaustive de la pratique durant la formation théologique, sans une étude qui recense les principes d'application de la théologie en fonction du contexte, le mentorat a tendance à se réduire à l'apprentissage par mimétisme d'une pratique donnée dans un contexte donné. Quand il ne s'agit pas, purement et simplement, d'une « direction spirituelle » où un pasteur en formation se soumet entièrement à la conduite de son directeur qui lui dicte les décisions qu'il doit prendre.

Ces types de mentorat encourent le risque de produire des pasteurs qui ignorent les principes d'application de la théologie et qui, une fois en charge d'Église, peuvent se trouver totalement démunis face à des situations qu'ils n'ont jamais rencontrées durant leur mentorat.

Voilà pourquoi, l'étude de la théologie pratique est indispensable et devrait être renforcée. Mais, encore faut-il que la théologie pratique soit bien une étude théorique de la pratique de l'Église recensant les principes d'application de la théologie systématique et non une étude théorique de la pratique de l'Église au moyen des sciences humaines.

Il faut se rappeler que le développement des sciences humaines au XIX^e et XX^e siècle compliqua le cursus théologique en envahissant le domaine de la théologie pratique dans les facultés de théologie. Ce qui, à l'époque de Schleiermacher, était une discipline théologique vouée à la réflexion critique sur la pratique du ministère se mua rapidement en une série de disciplines pratiquement indépendantes les unes des autres, bâties sur les découvertes et les théories de nouvelles disciplines séculaires comme la psychologie, la pédagogie ou le leadership.

²³ Ott, « La formation ministérielle... », *op. cit.*, p. 6.

Bien entendu, la théologie pratique se nourrit souvent de la rencontre entre la théologie systématique et les sciences humaines. Malheureusement, lors de cette rencontre, certains professeurs de théologie pratique font le choix d'accorder aux sciences humaines la primauté de l'analyse, ce qui, me semble-t-il, fausse le rapport entre la théologie et les sciences humaines, en accordant à ces dernières une prééminence sur ce qu'enseigne la Bible. À ce sujet, l'exemple de l'accompagnement pastoral est éloquent, dans la mesure où l'on peut soit :

- Mettre en priorité l'analyse psychologique d'une personne ou d'une situation et sonder ensuite l'Écriture pour y chercher quelques textes bibliques justifiant ce qu'enseigne la psychologie, soit...
- Fonder l'analyse d'une personne ou d'une situation sur ce que l'Écriture dit de l'homme, de ses besoins, de ses faiblesses, de ses relations, etc., et consulter ensuite la psychologie pour compléter l'analyse en vue d'un accompagnement pastoral efficace.

Bien entendu, pour chacune de ces approches, le résultat sera différent !

Le siècle des Lumières avec son développement de la méthodologie scientifique a conduit à une dérive flagrante en théologie pratique où certains professeurs, dans leur désir de justifier leur présence dans le cursus de formation académique, sont devenus obnubilés par l'objectivité. Voilà pourquoi, dans le va-et-vient continu entre l'Écriture et les sciences humaines, l'Écriture doit toujours conserver la primauté et servir de filtre à tout ce qu'enseignent les sciences humaines et non l'inverse. C'est ce que nous avons essayé de faire, plus haut, en soumettant le travail de l'équipe de Benjamin Bloom au texte inspiré et premier de l'évangéliste Luc.

Cependant, au-delà du renforcement de l'étude de la théologie pratique, il est primordial de répondre également au besoin de mentorat qu'expriment de nombreux pasteurs aujourd'hui.

- Un mentorat qui aide le pasteur à développer ses compétences, sa personnalité et ses connaissances.
- Un mentorat dont le mentor n'est pas un maître suprême ou un directeur spirituel, mais un compagnon de route qui peaufine ses propres compétences et connaissances tout en accompagnant un pasteur moins expérimenté.
- Un mentor qui est comme un pionnier qui présente la multitude des voies ouvertes et possibles.

- Un mentor qui est comme un guide ou un éclaireur qui fournit une carte, mais qui permet également au mentoré de concevoir ses propres cartes.
- Un mentor qui est comme un sauveteur qui peut lancer des bouées de sauvetage, parce qu'il est toujours disponible pour écouter et en capacité de reconnaître les sentiments du mentoré dans le cadre de son développement.
- Un mentor qui, en définitive, partage avec le mentoré les diverses ressources spirituelles fournies par Dieu dans une relation qui aboutit à l'autonomisation spirituelle du mentoré²⁴.

Il y a moins d'un mois, j'ai été très surpris de prendre connaissance des besoins de l'Église persécutée en Asie à travers la lettre de nouvelles de l'organisation « Portes Ouvertes » dont voici un extrait : Ces dernières années en Asie centrale, une forme de persécution interne, insidieuse, pèse sur les chrétiens. Les pasteurs et leurs familles sont particulièrement visés... C'est dans les cœurs des pasteurs et au sein de leurs familles, que se développe cette épidémie. Dans un seul district, déjà quatre familles ont été brisées et ont quitté le ministère. Deux pasteurs ont abandonné leur Église et sont partis travailler dans un autre pays. Plusieurs autres couples pastoraux sont au bord du divorce... Afin de fortifier l'Église d'Asie centrale, « Portes Ouvertes » soutient plusieurs projets dans différents pays... Ainsi... les jeunes pasteurs sont invités à se rapprocher de pasteurs confirmés qui les forment sur le terrain²⁵.

De manière étonnante, « Portes Ouvertes » nous informe que le besoin de mentorat des pasteurs d'aujourd'hui s'étend même aux Églises persécutées dans le monde.

La question qui se pose est dès lors : où forme-t-on ces mentors ? Existe-t-il un cursus de formation spécifique pour pasteurs expérimentés qui soit en mesure de lever l'armée de mentors dont nous avons besoin ? Voilà qui rejoint les deux défis que nous avons évoqués jusqu'ici et que la formation théologique devra relever à l'avenir.

²⁴ Osterhouse Jim et Gary Teja, *Le mentorat au service de l'Église*, Sauk Village, Illinois, Multiplication Network Ministries, 2021, pp. 12-20.

²⁵ « Le fil rouge, l'e-mail de prière de l'Église persécutée », « Portes Ouvertes », 9 août 2023.

Conclusion

Pour conclure, revenons au XVIII^e siècle, un siècle marqué par le piétisme ; un mouvement religieux considéré par certains comme une sorte de protestation contre l'intellectualisme de l'orthodoxie protestante. Bien entendu, on ne peut certainement pas en déduire que les piétistes étaient des anti-intellectuels obtus ou qu'ils pensaient que l'éducation des ministres de l'Église n'était pas importante. En fait, ce qui dérangeait les piétistes ce n'était pas tant la théologie protestante dans sa rigueur intellectuelle, que le fait que la prédication et les soins pastoraux n'aidaient pas les disciples à expérimenter l'amour du Christ plus profondément ni de grandir dans la foi ou dans l'obéissance. Il faut dire que les prédications, à l'époque, consistaient souvent en de longs exposés théologiques qui n'avaient pas grand intérêt pratique pour la vie des chrétiens.

C'est ainsi qu'August Hermann Francke²⁶ (1663-1727) estima que l'éducation théologique devait constituer un moyen d'honorer Dieu. Dès lors, il fit en sorte que l'instruction théologique combine la piété avec la sagesse qui conduit à une connaissance de Christ à travers la dévotion, la prière, l'étude de la Bible et l'évangélisation.

Le principal apport du piétisme à la formation théologique tient peut-être dans l'accent que ses porte-parole ont mis non sur une éducation purement rationnelle, mais sur une éducation holistique faisant le lien entre les connaissances acquises par l'esprit, les sentiments du cœur et la pratique de la vie chrétienne.

À l'exemple de ce qui s'est fait il y a trois siècles, il nous apparaît évident que le défi majeur que la formation théologique est appelée à relever consiste à proposer des programmes de formation théologique dont les objectifs tendent vers une éducation holistique qui couvre les domaines d'apprentissage cognitif, affectif et psychomoteur ; la finalité étant de pourvoir pour les 1 000 futurs candidats au pastorat dont nos Églises ont besoin une formation plus qu'une instruction.

